

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 AVRIL 2015

Le cœur battant de Montréal

Ce qu'il reste de moi, ou Montréal comme microcosme de l'humanité



ARCHIVES LE DEVOIR

DANIELLE LAURIN

Trente années ont passé depuis sa migration de Québec vers Montréal. Près de dix ans se sont écoulés depuis la parution de son recueil de nouvelles *Les aurores montréalaises* (Boréal, 1996), dans lequel elle rendait hommage à sa ville d'adoption, dans toute sa diversité. Mais Monique Proulx n'en avait pas terminé avec Montréal.

Si l'essentiel de *Ce qu'il reste de moi* se passe de nos jours, les assises du roman sont historiques. L'auteure remonte aux sources, jusqu'à la création de la ville. Elle s'immerse dans la tête de Jeanne Mance, venue de la Nouvelle-France, tandis que celle-ci débarque avec un groupe de mystiques au milieu des « Sauvages » en 1642, afin de fonder une ville dédiée en permanence à Dieu.

Ce qui fascinait Monique Proulx au départ? « *C'était une époque de démesure, de dépassement de soi. Il y avait chez ce groupe de mystiques une abnégation sans aucun égoïsme.* » On peut bien critiquer, selon elle, leur projet d'évangélisation des autochtones, « *qui n'en avaient sans doute pas besoin* », projet qui a

d'ailleurs « *complètement raté* », impossible, dit-elle, de ne pas se montrer admiratif devant ce qui animait de l'intérieur ces Français.

« *Ils n'avaient pas le souci du profit personnel, insiste Monique Proulx. Ils étaient dans une sorte de disparition d'eux-mêmes en tant qu'ego, portés par ce qui ressemble à un appel, en dehors de tous projets personnels. C'étaient des gens de cette stature qui ont fondé Montréal. Ce n'est pas rien. Et pendant 25 ans, la ville a été considérée comme une sorte de monastère. Quel projet extraordinaire, romanesque!* »

Cet aspect mystique de la fondation de Montréal comme lieu qui serait complètement extirpé des contingences pratico-pratiques l'allume d'au-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

tant plus que sa ville d'origine était à la même époque dominée par des associés marchands. Elle décrit d'ailleurs dans son roman les conflits persistants entre les deux villes à l'époque.

« *C'est étonnant, fait-elle remarquer, à quel point ces conflits semblent inscrits dans les gènes collectifs. Ça revient encore aujourd'hui de temps en temps de la part de Québec: les Montréalais, qu'est-ce qu'ils veulent? Ils veulent toujours plus que nous, qu'est-ce qu'ils ont?* »

Elle habite à l'angle de la rue Jeanne-Mance, tout près du parc Jeanne-Mance. Et c'est une statue de Jeanne Mance qui a tout déclenché. Une statue devant laquelle elle passait fréquemment sans la remarquer, jusqu'à ce qu'elle se

demande, intriguée, ce qui animait cette infirmière laïque en son temps.

Plus haut de nous-mêmes

Que reste-t-il de Jeanne Mance aujourd'hui, outre une statue, une rue et un parc qui portent son nom, ou l'hôpital Hôtel-Dieu qu'elle a fondé? Que reste-t-il de ce Montréal mystique du début? Autrement dit: où bat le cœur de Jeanne Mance aujourd'hui? Ce sont les questions qui ont donné lieu à *Ce qu'il reste de moi*.

La romancière en est venue à se dire qu'il y avait, dans les fibres mêmes du sol montréalais, quelque chose d'inscrit, comme une quête de dépassement, un désir d'atteindre le plus haut

Monique Proulx en trois titres

Sans cœur et sans reproches (Québec Amérique, 1983) Ce recueil de nouvelles, son premier livre, remporte le prix Adrienne-Choquette.

Le sexe des étoiles (Québec Amérique, 1987) L'histoire et l'influence sur ses proches de Marie-Pierre, transsexuelle. L'œuvre a été adaptée par Paule Baillargeon au cinéma en 1993.

Champagne (Boréal, 2008) Roman sur la marche de la vie, sur la transformation des choses, qui puise à la nature comme source de sagesse, lieu de révélation.

de nous-mêmes. « *C'est comme ça que j'appellerai Dieu: le plus haut de nous-mêmes.* »

Elle convient que le mot « Dieu » est aujourd'hui complètement pollué. Mais, précise-t-elle, quand il apparaît dans son livre, il est délesté de son attirail de Bonhomme Sept Heures. « *Dieu n'appartient pas aux religieux ou aux religions. C'est la transcendance qui est inscrite dans l'être humain, c'est la part de sacré, qu'on peut revendiquer ou ignorer. Et la motivation profonde d'atteindre le meilleur de nous est le vrai sujet de mon livre.* »

Il y avait aussi chez elle un désir de parler des francophones d'Amérique. « *On a occulté nos origines françaises. Ça devient politiquement correct de ne pas en parler, comme si Montréal était un melting-pot naturel...* »

Mosaïque culturelle

Mis à part de courtes incursions où la romancière prend les traits de Jeanne Mance, comme une sorte de fantôme bienveillant qui planerait sur Montréal, *Ce qu'il reste de moi* met en scène une galerie de personnages contemporains provenant de tous les horizons. Apparaissent tour à tour des

VOIR PAGE F 5: MICROCOSME



Le goût des autres:
Pierre Samson lit
Dominique Robert

Page F 2



Hugo Meunier,
journaliste et ex-
associé de Walmart

Page F 6

LE GOÛT DES AUTRES

Game [not] over

Le goût des autres, c'est ce lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre à qui il voue une très grande admiration. Aujourd'hui, Pierre Samson parle du dernier livre de Dominique Robert, une des auteures qui l'inspirent énormément parmi ses collègues publiés aux éditions Les Herbes rouges. Né à Montréal en 1958, Samson a publié sept romans, dont *Catastrophes* (Prix littéraire des collégiens, Les Herbes rouges, 2007) et *La maison des pluies* (Grand Prix du livre de Montréal, Les Herbes rouges, 2013).

PIERRE SAMSON

Une générosité hors du commun traverse *La cérémonie du Maître* de Dominique Robert, de la première à la dernière page. La poète et romancière puise à plusieurs sources pour nous offrir d'admirables déclinaisons de la notion de territoire. La poésie figure en tête de son répertoire d'inspirations, mais le roman y tient un rôle crucial. Ainsi, dès nos premiers pas dans l'univers multidimensionnel du recueil, Edgar Allan Poe nous sert de guide au long de notre exploration de cette version contemporanisée de la *Divine comédie* de Dante. Au fil de notre progression, les cercles littéraires s'additionnent et se fondent dans une harmonie stupéfiante. Ainsi, Homère, Rimbaud, Verlaine, Hesse, Breton, Ducharme, entre autres, croisent notre chemin, sans oublier Nietzsche, Bergson, l'Ancien Testament et plusieurs textes bouddhistes.

Mais il y a plus, et notre émerveillement s'en trouve renouvelé à chaque page tournée : la construction de cette œuvre dépasse les

limites de la littérature, et Dominique Robert franchit bravement celles d'univers aussi contrastés — en apparence — que le cinéma, le théâtre, les arts visuels, l'histoire, la géométrie, l'âme japonaise et les jeux vidéo.

Aux manettes de sa console Xbox version littéraire, elle nous plonge au cœur de l'Enfer, qui ressemble étrangement à celui dans lequel nous nous égarons actuellement : celui de la consommation et de la consommation. Dans ce métamonde, la poète s'aventure dans un manoir Usher nouvelle mouture et nous entraîne à sa suite de niveau en niveau, comme dans un jeu de poursuite hallucinant proche, justement, du *Dante's Inferno* d'Electronic Arts, mais sans nous permettre de lâcher la main de l'auteur du *Corbeau*.

Résister

Singulièrement riche en références littéraires et artistiques — comme toutes les œuvres importantes, qui sont moins nombreuses que certains aiment le croire en ce pays du déni —, *La cérémonie du Maître* tourne radicalement le dos à une mièvrerie trop souvent associée à la poésie sans pour autant renoncer à la

folle beauté des mots qui éclate au long de la lecture comme autant de récompenses glanées par un Super Mario érudit.

Dénonçant les escroqueries dont nous sommes victimes, à commencer par celle troquant notre soumission contre une promesse de liberté et de justice sans cesse bafouée, le recueil, qui pourrait être décrit comme un florilège de chefs-d'œuvre célèbres et réaménagés, fouille notre langue sans lever le nez sur le parler populaire. Revenue de sa prospection, la poète en extrait, non pas des indices de notre aliénation, mais de possibles armes de résistance contre la brutalité des dictatures qui nous oppressent et celle de leurs complices, technocrates souriants installés par elles au pouvoir et qui nous répètent, en bons médecins porteurs des pires nouvelles, qu'en cette terre de liberté, « nous n'avons pas le choix ».

Je n'aime pas mettre mon gros groin dans les affaires qui concernent la lutte des femmes — pouvons-nous, nous les hommes, leur fichier la paix en ce domaine? —, mais il n'en demeure pas moins que je suis convaincu que Dominique Robert souffre d'une... bouderie qui se nourrit d'un certain antiféminisme, version irréfléchie, pour ne pas dire instinctive. Cette écriture de femme est musclée, robuste, libératrice et, voilà où le bât blesserait, elle évolue à mille lieues de la posture victimaire qui rassure trop de lecteurs. Et, hélas, certaines lectrices. De plus, il n'est pas impossible qu'elle écope — comme plusieurs de ses



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La poète et romancière Dominique Robert

congénères — d'une autre forme de discrimination : elle est trop jeune pour appartenir au club sélect des baby-boomers, mais pas assez pour figurer parmi les écrivains de la vague suivante.

Force centrifuge

La poésie de Dominique Robert et l'ensemble de sa proposition littéraire peuvent être immédiatement rapprochés des œuvres d'écrivains branchés sur le su, tels André Roy, Paul Chamberland et René Lapiere, réfractaires à l'étalement d'un ressenti nominal flirant avec l'autisme volontaire et la dissipation de la pensée. Il s'agit nettement d'une énergie créatrice centrifuge, contrairement à l'autre,

dégagée par ceux qui posent en dépositaires du grand tout. De plus, je considère que Dominique Robert fait figure de véritable défricheuse du territoire littéraire, et ce, depuis ses premières publications. Elle nous donne ici un formidable aperçu d'un avenir possible de la littérature, du moins je le souhaite.

Long chant d'amour pour son prochain, vibrant laser déchirant l'aveuglement propre aux hommes satisfaits de peu, sinon de rien, et prêts à toutes les compromissions pour un instant de fausse quiétude, *La cérémonie du Maître* nous presse de nous opposer aux forces qu'on nous présente comme inéluctables, de refuser le verdict de « game over »

qu'on nous assène sur trop de tribunes, de faire nôtre la ténacité des insurgés. Ces textes luxuriants nous convient à tourner le visage vers une clarté qui pourra récompenser la lutte pour la préservation de notre humanité, comme cette lumière gorgée d'espoir qui clôt le livre : « *Le Maître est ici ou ailleurs. Le Maître est planté au milieu du domaine. Il escalade un rayon et finira par tomber dans la lumière.* »

Collaboration spéciale
Le Devoir

LA CÉRÉMONIE DU MAÎTRE

Dominique Robert
Les Herbes rouges
Montréal, 2014, 150 pages



BIBLIQVENTE

8 ET 9 MAI

ARÉNA CARTIER



MÉGAVENTE DE LIVRES USAGÉS

POUR JEUNES ET ADULTES À 3,00\$ LE KILO.

PRÈS DE 50 000 LIVRES, REVUES, CD, DVD ET AUTRES.

HEURES D'OUVERTURE


VENDREDI 8 MAI : DE 17 H À 21 H
SAMEDI 9 MAI : DE 9 H À 16 H

ARÉNA CARTIER
100, montée Major, Laval-des-Rapides

311 • www.bibliotheques.laval.ca



NANCY HUSTON



GRAND PRIX LITTÉRAIRE INTERNATIONAL METROPOLIS BLEU 2015

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Nancy Huston, lauréate du Grand Prix littéraire international Metropolis bleu 2015 pour l'ensemble de son œuvre.

« Canadienne et depuis longtemps parisienne, la romancière bilingue Nancy Huston participe, par une œuvre provocante et sensible, aux grands moments de la littérature, des arts et des débats qui agitent la culture. Sur les questions de femme, d'identité, d'histoire, d'émigration, d'écologie, sur la fragilité des êtres, elle a croisé sa plume et quantité de destins tragiques. Son écriture est originale, factuelle, poétique. L'écrivaine s'identifie aux êtres complexes des sagas auxquelles elle se relie personnellement. Dans les débats d'idées, elle a souvent pris position. »

Guylaine Massoutre
Membre du jury du Grand Prix littéraire international Metropolis bleu 2015

LEMÉAC • ACTES SUD

514 524-5558 lemecac@lemecac.com

Société de développement des entreprises culturelles
Québec

LITTÉRATURE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'auteur d'Atavismes, Maxime Raymond Bock, revient avec la novella *Des lames de pierre*.

La poésie comme mode de vie, en vain

DANIELLE LAURIN



Des juxtapositions de mots inattendues, de l'évocation, beaucoup. Mais sans enflure. Quelque chose de pur, d'épuré, dans la prose. Alors qu'on patauge dans le glauque. Quelque chose de jubilatoire, mais sur fond noir.

Écriture des contrastes que celle de Maxime Raymond Bock, jeune trentenaire mont-réalais récompensé par le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle en 2012 pour son recueil *Atavismes* (Quartanier). Dans *Des lames de pierre*, court roman ou novella, le mélange de dureté et de sensibilité est frappant.

Dureté de la vie, avec ses désenchantements, ses errements, ses écueils, ses échecs, sa dégradation inévitable, sa décrépitude et sa finitude implacables. Puis, ce qu'il reste de nous au final, quand elle nous a quittés.

Dureté du regard sur cette chienne de vie qui ne fait pas

de cadeaux. Et pourtant, sensibilité sous-jacente, qui agit de façon souterraine. Qui pourrait ressembler à de la compassion, envers les tourments, les revers qui nous sont réservés.

Les tourments, les revers qui sont réservés à un homme en particulier ici: Robert Lacerte, né en 1941 dans une famille nombreuse, mort dans l'oubli en 2009. Il rêvait de devenir poète. Toute sa vie, celui qu'on surnommait Baloney a écrit et réécrit, dans une obsession malade, des bouts de poèmes. Mais sans originalité, sans talent.

C'est un jeune écrivain qui nous raconte son parcours. Pour le sauver de l'oubli, justement? Il a rencontré Baloney, déjà vieux et malade, dans un parc, autour d'une lecture de poésie. Le jeune écrivain était alors en plein désert littéraire. Panne d'inspiration.

Après un premier recueil de poésie demeuré pour l'essentiel confidentiel, il n'arrivait plus à écrire, trop pris par ses responsabilités familiales, entre autres: deux petits enfants grouillant de vie, une blonde occupée de son côté.

Au premier abord, le jeune a vu dans le vieux un mentor

possible. Puis, constatant la pauvreté de sa poésie, il a vu un sujet d'inspiration possible dans le personnage lui-même: un hurluberlu solitaire en fin de vie, un poète raté croulant sous des tonnes de papiers griffonnés de sa main dans son appartement fouillis.

L'autre, pour sa part, a vu chez le jeune un moyen possible de passer à la postérité et a entrepris de lui raconter sa vie. Par bribes, entre deux quintes de toux. Depuis son enfance à Saint-Donat jusqu'à aujourd'hui, depuis sa naissance dans ce qui ressemblait à l'ancien monde jusqu'à sa déchéance généralisée dans ce monde urbain déshumanisé.

Héros ou sujet?

C'est l'histoire d'un gars parti de rien, qui au final n'est arrivé à rien. L'histoire d'un gars qui a connu les camps de bûcherons, comme aide-cuisinier et aide-ménager. Un gars sans instruction qui a découvert la poésie adolescent et en a fait sa raison de vivre, envers et contre tout.

Un paumé, au fond. Qui a tourné le dos à l'ancien monde dont il était issu, qui rêvait

d'absolu, mais qui s'est défoncé dans la drogue, dans l'alcool, qui s'est perdu dans des aventures sans lendemain, des voyages hallucinants en Amérique du Sud. Qui a connu un temps la vie de sans-abri, avant de s'enfoncer dans un travail routinier. Sans jamais perdre de vue sa passion: l'écriture de poèmes. En vain.

Triste à mourir, cette vie, oui. Le jeune écrivain nous la raconte en alternant avec l'évolution de la relation qu'il tisse avec Robert Lacerte. Une relation qui ressemble bientôt à de l'amitié. Et se transforme en relation d'aide envers un homme malade, mourant, seul au monde. Car «on n'entre pas sans péril dans la vie d'un autre, si insignifiante soit-elle».

Toutes sortes de questions, en cours de route. Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux, dans ce qu'a raconté le vieux poète sur sa vie? Et ce qu'entreprend à son tour de raconter le jeune est-il fidèle au récit de Robert Lacerte?

Plusieurs questions sur l'écriture, en fait. Des considérations sur les écrivains vampires, qui se nourrissent des autres, de leurs malheurs, qui se les approprient, même lorsque devenus des amis. De quel droit?

Surtout, comme un leitmotiv: que vaut une vie? Que vaut une vie passée à écrire dans le vide? À écrire et réécrire de la poésie sans originalité, sans talent?

Elle vaut au moins qu'on la raconte. Même en comblant les vides par l'imagination. Même si tout n'est pas vrai. Même si tout est inventé, à la limite.

Elle vaut au moins un livre, cette vie ratée. Celui, réussi, que l'on tient entre les mains.

DES LAMES DE PIERRE

Maxime Raymond Bock
Le Cheval d'août
Montréal, 2015, 112 pages

«Je ne peux m'empêcher de me trouver profiteuse. Je ne sais pas ce qui serait advenu de mon écriture dans d'autres circonstances, on ignore comment aurait été la vie à droite quand on a pris à gauche. Sans Robert, j'aurais probablement recommencé à écrire de toute façon. D'une autre façon. Mais c'est tombé sur lui, j'en ai tiré le plus de jus possible. En même temps, j'ai été la seule personne à l'accompagner jusqu'au bout.»

Extrait de *Des lames de pierre*

POÉSIE

Valérie Forgues met sa plus belle robe

HUGUES CORRIVEAU

Obsessif, l'hiver. Le froid aux os, l'engelure à l'âme. Terrible saison des immobilités tragiques. Et au centre du blanc, un couple au bord du gouffre. Ce couple-là toujours tenté par une défenestration envoutante, ou par l'abîme au bord de la falaise, ou par la terre qui s'ouvre sous les pieds. Aimer, tomber. Et derrière ce froid, Anne Hébert veille, investit profondément la parole de Valérie Forgues, à ce point qu'on pourrait craindre la sienne occultée par la figure tutélaire. Et pourtant non, pas vraiment, tellement on assiste ici à une osmose assumée qui grandit le souffle investi par cette *Robe pour la chasse*.

«En notre dérive / avec nos os polis et pointus / nous inventons

un pays de roches», avoue la poète, incertaine de cet amour qui la fait se parer pour un combat aux risques mortels, sachant l'amour instable devant la glace meurtrière. «Je porte une robe pour chaque obscure douceur», dit-elle encore, tarabudée par l'intime conviction de la fragilité de toute chose. Mais c'est surtout dans l'indécidable que s'inscrit cette parole qui convie l'amoureux, là ou ailleurs, présence/absence, réel ou imaginé. Seule certitude: restée attentive au moindre soubresaut de la vie latente dans la chambre-cage habitée par l'émoi. L'amour pour la poète n'est rien moins que porteur des plus grands contrastes qui irradiant ou pétrifient. N'affirme-t-elle pas: «Nous n'avons pour seule parole que les matins flammés / notre

signature safran / notre nature vengeresse et protectrice?»

Une façon d'être moins tristes

Au cœur de ce tourment, les figures d'une nature harcelée de toutes parts prennent à bras-le-corps les paysages comme les maisons refuges. Et puis, cela même n'est pas certain. La précarité envahit le moindre poème, l'un contredisant l'autre, manifestement soufflé par l'inconstance amoureuse. Et au moment de fuir, l'amoureux ressurgit, attentif, et la poète de constater: «au fond d'une boîte en fer blanc / tu déposes pour moi d'étranges bijoux / cèdes ta place au cri du vent contre la fenêtre // nous participons malgré nous au sacré / au

retour du jour embelli / à de nouveaux hivers.»

Rares sont les recueils qui laissent croître ainsi, par le style même qui les habite, une telle mouvance, un tel contrôle des brisures thématiques, des fulgurances qui se laissent bousculer par l'aléatoire des sentiments. Bien qu'au bord de sombrer, la poète n'en est pas moins déterminée à sauver de l'ère glaciaire qui encombre les lieux son optimisme irréductible pour conclure: «Nous trouverons une façon d'être moins tristes.»

Collaborateur
Le Devoir

UNE ROBE POUR LA CHASSE

Valérie Forgues
Le Léopard amoureux
Montréal, 2015, 70 pages

ANTICIPATION

Trompe-la-mort

Un écrivain cyborg fait découvrir à un robot les avantages de la mort 100 % organique

CHRISTIAN DESMEULES

À l'heure de l'obsolescence programmée, l'idée de la mort contamine tout ce que l'homme touche. Malgré tous nos désirs d'éternité — de la vie, de l'amour, du plaisir —, la fin est inscrite au cœur même de nos gènes. C'est l'alpha et l'oméga de la condition humaine.

Écrivain qui se *shoote* à l'audace, poète et romancier, Bertrand Laverdure ne craint pas de brûler ses vaisseaux. Avec *Comment enseigner la mort à un robot?*, il s'essaie à la philosophie d'anticipation et nous transporte en quelques nanosecondes jusqu'en 2115.

Le narrateur, qui se présente comme un «cyborg écrivain de première génération», a été chargé d'apprendre à T*****-879, un robot colonisateur de la plus récente technologie, à intégrer «l'événement ultime» de la vie humaine. En bon «programmeur de conscience virtuelle», le narrateur va donc tenter de lui «inoculer plus de deux cent mille ans d'angoisse humaine autour de la mort».

Finitude

Pourquoi? Parce que les robots, aussi parfaits soient-ils, présentent encore des lacunes

en ce qui a trait à l'empathie. «Il a été démontré qu'un robot doté de conscience sera mieux considéré, dans son travail de colonisation subtil, s'il est en mesure de mourir comme un être humain.» Sans doute parce qu'ils n'arrivent pas à intégrer au quotidien l'idée de leur finitude programmée — on pourrait en dire autant, tout compte fait, de beaucoup d'humains, et de toutes les époques.

C'est un peu Sénèque qui rencontre Isaac Asimov et Philip K. Dick, entre la pirouette qui fait sourire et le *memento mori*. En se proposant de faire découvrir au robot les bénéfices de la mort «100 % organique» — moteur de poésie et d'innovation, acte communautaire et seul langage de programmation du temps humain —, ce petit traité de science-fiction oblique de Bertrand Laverdure nous offre au passage une réflexion sur l'écriture et la création. Des remèdes éternels pour conjurer la finitude.

Collaborateur
Le Devoir

COMMENT ENSEIGNER LA MORT À UN ROBOT?

Bertrand Laverdure
Mémoire d'encrier
Montréal, 2015, 110 pages

«Si tu ne sais pas comment on meurt, comment mourir, tu ne sauras jamais ce qui constitue la fine pointe de la conscience, la pellicule de douleur extrême et à la fois de soulagement caché qui forme notre membrane interpersonnelle. Nous sommes des animaux pour la mort, des êtres-pour-la-mort, des sangsues livresques qui se nourrissent de peur et d'horreur pour guérir leur angoisse horrifique.»

Extrait de *Comment enseigner la mort à un robot?*

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 13 au 19 avril 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance	Anne Robillard/Wellan	1/2
2	1967 • Tome 1 L'âme sœur	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/2
3	La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	3/2
4	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise	6/2
5	La promesse des Gélinas • Tome 1 Adèle	France Lorrain/Guy Saint-Jean	8/2
6	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression	4/10
7	Une deuxième vie • Tome 1 Sous le soleil de minuit	Myliène Gilbert-Dumas/VLB	5/3
8	Les gardiens de la lumière • Tome 4 Le paradis sur terre	Michel Langlois/Hurtubise	9/6
9	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	10/7
10	La déesse des mouches à feu	Geneviève Pettersen/Quartanier	7/3

▼ Romans étrangers

1	L'instant présent	Guillaume Musso/XO	1/4
2	L'ombre de Gray Mountain	John Grisham/Lattès	4/2
3	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio	2/10
4	Tu me manques	Harlan Coben/Belfond	3/3
5	Les ombres de Katyn	Philip Kerr/Du Masque	5/4
6	Te retrouver	Fabio Volz/Michel Lafon	-1
7	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	7/10
8	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme	6/3
9	Temps glaciaires	Fred Vargas/Flammarion	8/5
10	Monnaie de sang	Patricia Cornwell/Flammarion Québec	9/5

▼ Essais québécois

1	La dictature du bonheur	Marie-Claude Été-Morin/VLB	1/3
2	Walmart. Journal d'un associé	Hugo Meunier/Lux	2/3
3	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute	4/3
4	État du Québec 2015	Collectif/Del Busso	-1
5	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	5/24
6	L'austérité au temps de l'abondance	Collectif/Liberté	3/5
7	La commission Charbonneau. Les aveux d'un système...	Michel Picard/Stanké	6/2
8	666 - Friedrich Nietzsche	Victor-Lévy Beaulieu/Trois-Pistoles	9/4
9	Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)	Jean-Philippe Warren/Boréal	8/3
10	Essais de littérature appliquée	Jean Larose/Boréal	-1

▼ Essais étrangers

1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	1/9
2	Jihad academy. Nos erreurs face à l'état islamique	Nicolas Hénin/Fayard	8/2
3	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux	2/6
4	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel	10/7
5	La CIA et la torture	Dianne Feinstein/Édito	4/5
6	Je suis Charlie. Liberté, j'écris tes mots	Collectif/First Editions	5/2
7	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Gallimard	3/5
8	Sœurs volées	Emmanuelle Walter/Lux	9/3
9	Nous sommes Charlie. 60 écrivains unis pour la liberté...	Collectif/Le Livre de poche	-1
10	La grande crise. Comment en sortir autrement	James K. Galbraith/Seuil	-1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

LA VITRINE



ALBUM JEUNESSE

AS-TU PEUR DES VAMPIRES?

Danielle Goyette
Illustrations de Mathieu Benoit
Éditions Michel Quintin
Montréal, 2015, 64 pages

Il n'y a rien comme se moquer de ses peurs pour les contrer. C'est l'exercice que propose la collection «As-tu peur?» de Michel Quintin. Une maison où sont abordés avec humour des sujets qui fascinent maladivement ou laissent indifférents les jeunes lecteurs du primaire, tout particulièrement les garçons, entre autres avec sa collection des «Dragouilles». Après avoir décortiqué dans tous les sens le phénomène des zombies, c'est au tour des tout aussi populaires vampires de goûter à la médecine comique et encyclopédique de l'auteure Danielle Goyette, qui s'y connaît en matière de personnages mythiques monstrueux après avoir écrit tous les tomes de la collection de romans «Québec insolite». Elle offre ici une variété de capsules informatives sur ce phénomène : de courtes histoires de fiction sous forme de bande dessinée et tout un lot de pastiches — de la réclame de voyage organisé au menu de restaurant sanglant — faits de jeux de mots à cinq sous. Pas parfait, mais certainement amusant pour les peureux ou les admirateurs de vampires de la fin du primaire...

Amélie Gaudreau



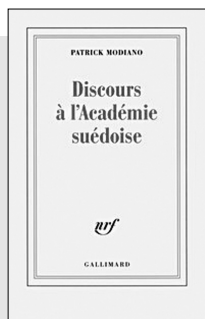
BANDE DESSINÉE

À LA DÉRIVE

Xavier Coste
Casterman
Paris, 2015, 64 pages

Paris, 1910. Une crue démesurée de la Seine donne des tonalités aquatiques à la Ville lumière. La capitale française est à la dérive, tout comme Eddie, petite frappe avec une grosse dette à rembourser et qui, pour éviter le drame, va imaginer le pire : braquer la succursale de l'American Express, dont les coffres ont été affaiblis par la persistance d'une inondation. Croit-il. En s'inspirant du destin d'Eddie Guerin et de Chicago May, deux Irlandais qui en 1903, dans la réalité non bédésque, ont attaqué cette banque située près de l'Opéra Garnier, Xavier Coste, au scénario, au dessin et à la couleur, signe ici une remarquable fiction dans laquelle des destins à la dérive s'emboîtent pour mieux exposer leur fatalité. Il y a du désespoir, de la passion, la belle Agatha, de l'eau et surtout des coups de pinceau redoutables qui, entre réalisme et abstraction, donnent à cet album la densité d'une œuvre d'art dont les fragments soignés se suivent dans un récit particulièrement bien découpé pour former un tout. C'est solide, bien en main. Loin d'être à la dérive.

Fabien Deglise



DISCOURS

DISCOURS À L'ACADEMIE SUÉDOISE

Patrick Modiano
Gallimard
Paris, 2015, 40 pages

Intime toujours, Modiano a livré son discours de réception à Stockholm, pour la remise du prix Nobel, avec émotion et sincérité : «Le romancier est une sorte de voyant et même de visionnaire. Et aussi un sismographe, prêt à enregistrer les mouvements les plus imperceptibles.» La conférence est un autoportrait classique, qui fait le point sur la part vécue et la part imaginaire. De quoi saisir en bref la portée de la fiction et ce qui l'insère lumineusement dans le déchirant XX^e siècle. Parcours exemplaire, sensible sans le brio de certains prédécesseurs — je pense à Gabriel García Márquez, qui parlait en ce lieu au nom de l'Amérique latine —, il défend l'écriture de qui a subi un traumatisme dans sa collectivité. A cette comparaison se mesure ce que trois décennies ont changé.

Guylaine Massoutre

Alain Labonté

UNE ÂME ET SA QUINCAILLERIE

Difficile de ne pas être ému devant autant de sincérité.

Claudia Larochelle



Voilà un livre absolument étonnant dans lequel Alain Labonté se révèle sans fausse pudeur.

DELBUSO ÉDITEUR

120 pages • illustré • 19,95\$

WWW.DELBUSSOEDITEUR.CA • EN LIBRAIRIE PAR SOCADIS

PREMIER ROMAN

Sauce western

CHRISTIAN DESMEULES

Un homme aux mains coupées qui se dit prédicateur, brandissant deux moignons cautérisés qui l'empêchent de consigner lui-même tout ce qu'il a vu, vécu ou entendu depuis vingt ans, échoue dans un village perdu de l'Ouest américain. Il ne lui reste plus qu'à refaire en pensée, avec nous comme lecteurs, le trajet qui l'a mené jusqu'à cette impasse.

C'est une sorte d'ovni littéraire que propose Dominique Scali en guise de premier roman. *A la recherche de New Babylon* est une exploration fine de la topographie du Far West américain de la fin du XIX^e siècle et des fantômes qui y sont depuis toujours rattachés.

L'auteure, née à Montréal en 1984, pose dans ce territoire sans fin des personnages complexes qui zigzaguent comme des âmes en peine à travers le purgatoire. Chacun y est à la recherche de quelque chose : la célébrité, la couleur de l'or, un mari idéal ou une mort précoce.

Tel Charles Teasdale, pyromane célèbre, criminel à la «beauté tragique», recherché sous de multiples noms dans plusieurs États. Un homme sans peur qui se promène avec son pistolet pendu à l'aide d'une sangle autour du cou.

Ou Pearl Guthrie, beauté chaste gavée de romans à l'eau de rose et à la recherche de l'homme idéal, mariée en fraude neuf fois avec un certain Russian Bill — faux Russe mais authentique aristocrate, ou est-ce l'inverse? Russian Bill qui lui-même, avec les cent morts qu'il disait avoir sur la conscience, rêvait de fonder une ville qui porterait le nom de New Babylon : un oasis ouvert à tous les criminels et aux laissés-pour-compte du grand rêve américain.

Faux homme d'Église, mais véritable écrivain, le Révérend Aaron a fini, lui, par se retrouver à Paria après s'être fait voler sa bible et les carnets dans lesquels il consignait ses pensées et ses



COMSTOCK

Le premier roman de Dominique Scali est rempli de mille images du Far West souvent vues ailleurs.

observations. En 1881, après avoir suivi d'un peu trop près le Matador, un torero mexicain déchu devenu chasseur de primes, il y dicte désormais ses sermons et ses souvenirs à une Pearl Guthrie revenue de la mort.

Personnage énigmatique qui écoute beaucoup et parle peu, le Révérend est le liant, le grand témoin et la conscience derrière toutes ces histoires.

Un nouveau Far West

Quatre personnages bien découpés qui enchaînent les

fuites, les mensonges et les villes, petites ou grosses, entre San Francisco, Carson City et Tucson, poursuivis par leurs propres démons autant qu'eux-mêmes les fuient. Des êtres fascinants et un peu fantomatiques qui garderont jusqu'à la fin toute leur aura de mystère.

Sans le moindre doute, *A la recherche de New Babylon* est un étonnant premier roman. Un roman qui témoigne d'une réelle maîtrise, mais qui n'échappe toutefois pas tout à fait aux clichés liés au Far West, rempli de mille images

souvent vues ailleurs. Mais comment faire du western après Cormac McCarthy? Comment pratiquer le genre sans verser dans l'ironie?

Dominique Scali y répond à sa manière : en plongeant sous la surface des choses.

Collaborateur
Le Devoir

À LA RECHERCHE DE NEW BABYLON

Dominique Scali
La Penplade
Chicoutimi, 2015, 462 pages

CLASSIQUE

Interpréter et comprendre l'Inde

Après *La Bible des écrivains*, Frédéric Boyer livre son adaptation du *Kâmasûtra*

GUYLAIN MASSOUTRE

Dans l'élan de ses relectures et «traductions» commentées, modernisées et dirigées par la relecture ainsi que certains spécialistes, de *La Bible* (celle dite des écrivains), de Shakespeare, de saint Augustin et d'Hammurabi, Frédéric Boyer donne à lire son *Kâmasûtra*. Accompagné de commentaires, d'un essai moral et de précisions linguistiques et culturelles, cette version du grand texte érotique et littéraire, écrit en sanskrit, redit le grand classique indien, présumé écrit

aux II^e et III^e siècle de notre ère. Sans auteur, réservé à une élite cultivée, *Kâmasûtra* reflète une tradition consacrée aux plaisirs, au corps, à la vie révélée par les savoirs védiques. Ce poème est un art de vivre et une ascèse, et on imagine le bonheur des découvertes de Boyer à adapter ce grand texte, traduit au XIX^e siècle en anglais et souvent repris depuis. Raffiné, politique, pluriel, mémoriel sans code d'entrée, il est une source inépuisable de méditation sur le désir unissant et séparant les êtres qui se choisissent ou se croisent, selon toutes les modalités de la

séduction sensuelle et de la violence sexuelle.

Il y est question d'envoûtement, de culture et de rencontres. Le jeu libertin le dispute à la rigueur morale, qui aiguille les passions. Boyer replace le tout dans un bref essai dramatique, qui complète sa longue introduction du *Kâmasûtra*. Il commente ainsi l'ensemble de ses adaptations des grands textes de l'humanité. La perspective est chrétienne et affirme, dans l'expérience humaine, la recherche du dépassement : pensée métaphysique et traditionnelle, qui voit la transfiguration prophétique

se dessiner dans la parole qui fonde chaque culture. Le corps est là, exalté et tétanisé dans cette attente.

Collaboratrice
Le Devoir

KÂMASÛTRA EXACTEMENT COMME UN CHEVAL FOU

QUELLE TERREUR EN NOUS NE VEUT PAS FINIR?

Frédéric Boyer
P.O.L
Paris, 2015, respectivement 378 pages et 100 pages

POLAR

Des deux côtés de la mort

MICHEL BÉLAIR

La vie est rude sur les hauts plateaux du Montana. Balayée par le vent, ridée par le soleil ou ensevelie sous la neige durant les mois d'hiver, la terre y est avare à l'ombre des montagnes, et les hommes qui vivent là portent cette âpreté sur leurs traits comme dans leur âme. John Gload en est sans doute le meilleur exemple. Tout comme Valentine Millimaki, le jeune adjoint du shérif qui est chargé de surveiller sa cellule la nuit.

Gload est un tueur. Tout au long de sa vie et jusqu'à ce qu'on lui mette la main au collet à l'âge de 77 ans, il aura semé des cadavres dans tout l'État sans qu'on puisse jamais le coincer puisqu'il enterrait ses victimes en effaçant tout ce qui aurait pu permettre de les identifier. Sauf que sa dernière proie venait de subir une

chirurgie cardiaque «signée» et qu'on a pu enfin l'attraper : Goad est jeté en prison en attendant son procès. Et Millimaki le garde, donc.

Au fil des nuits et des confidences au compte-gouttes, il se tissera une étrange complicité entre le vieux tueur et son gardien dans les couloirs de la prison du comté de Copper. Insomniaques tous les deux, l'un foncièrement bon, l'autre toute sa vie du côté de la mort, John et Valentine se découvriront peu à peu des origines terribles communes et un passé de petits et de grands drames familiaux. Enfant, Millimaki a découvert sa mère pendue dans la remise à son retour de l'école et Goad a vu son père disparaître dans une tempête de neige alors qu'il avait tout juste 10 ans. À cela se mêlent aussi la vraie vie et les petits conflits ordinaires qui mèneront les autres

adjoints du shérif à jalouser Millimaki. Sans compter le couple de ce dernier qui s'effrite.

Hommes-paysages

Mais c'est d'abord leur présence intense aux paysages dans lesquels ils ont grandi qui rapproche les deux hommes même s'ils sont campés des deux côtés de la mort. Sensibles aux variations du vent dans les champs d'orge ou de blé comme à celles des couleurs de la pierre sous le soleil, ils se reconnaissent tous les deux fils d'une terre à la fois ingrate, exigeante et indiciblement belle.

Ce qu'il y a de plus incroyable dans tout cela c'est que le récit si subtilement dosé de Kim Zupan est un premier roman ; en le lisant, on ne peut s'empêcher de penser à l'impact des premiers livres de Cormac McCarthy. Avant tout charpentier mais aussi professionnel de rodéo, pêcheur de saumon et répara-

teur de moteur d'avion, Zupan s'est mis très tard à l'écriture ; son style épuré, tout en précision, séduira pourtant les plus exigeants. Rarement parvient-on à faire sentir des paysages comme il sait le faire. À un point tel d'ailleurs que la terre aride sur laquelle vivent Gload et Millimaki joue dans le roman un rôle central tout aussi important que le leur.

Une écriture exceptionnelle — magnifiquement rendue par la traductrice — qui vous séduira dès le tout premier paragraphe... et très certainement une découverte à faire.

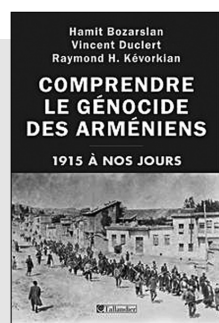
Collaborateur
Le Devoir

LES ARPEUTEURS

Kim Zupan
Traduit de l'anglais par Laura Derajinski Gallmeister
Paris, 2015, 272 pages

LIVRES

LA VITRINE



ESSAI

COMPRENDRE LE GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS 1915 À NOS JOURS

Hamit Bozarslan, Vincent Duclert et Raymond H. Kévorkian
Tallandier
Paris, 2015, 496 pages

Cent ans après les faits, le déni systématique de l'État turc persiste toujours lorsqu'il est question du génocide commis contre le million et demi d'Arméniens en 1915. Même si Grecs, Assyriens, Chaldéens, Syriaques, Juifs et Arméniens ont tous à leur façon fait les frais de la décomposition de l'Empire ottoman au lendemain de la Première Guerre mondiale. Et parmi les bourreaux des Arméniens, «peuple saturé de mémoire mais toujours privé de deuil», figuraient la plupart des fondateurs de la Turquie moderne. Une sorte de «péché originel» qui pèse encore de tout son poids sur la vie sociale et politique turque — et qui permet d'éclairer au passage une partie de la question kurde. Ouvrage solide et essentiel conçu par trois historiens français, *Comprendre le génocide des Arméniens* s'appuie sur un travail d'enquête et de synthèse considérable, s'intéressant tour à tour à la façon dont les Arméniens ont été exterminés, aux responsables de cette tragédie, ainsi qu'aux témoins et aux survivants. Une pierre lancée dans un long combat contre l'oubli.

Christian Desmeules



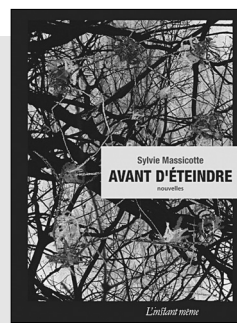
ESSAI

PARCE QU'ILS SONT ARMÉNIENS

Pinar Selek
Traduit du turc par Ali Terzioğlu
Liana Levi
Paris, 2015, 96 pages

Pinar Selek a payé cher son engagement en faveur de la justice, de la paix et de la liberté en Turquie. Fille d'un opposant politique emprisonné après le coup d'État militaire de 1980, elle a elle-même été arrêtée en 1998, avant d'être torturée en prison, accusée de complicité dans un attentat kurde qui n'a jamais eu lieu — elle a déjà été acquittée quatre fois et sa cause est aujourd'hui entre les mains de la Cour suprême. Sociologue spécialiste des minorités en Turquie («le pays de l'anéantissement de toutes les diversités, le pays des meurtris et des cimetières»), mais également romancière (*La maison du Bosphore*, Liana Levi, 2013), Pinar Selek vit aujourd'hui en exil en France, d'où elle lance ce cri du cœur. *Parce qu'ils sont arméniens* résonne de sa découverte de la question arménienne. «Arménien signifiait complice, collaborateur, traître, ennemi de l'intérieur, assassin. C'étaient eux la force occulte dissimulée derrière les communistes.» De sa révolte croissante devant les signes aveugles du nationalisme turc — alors que même les gens de gauche se sont habitués au déni du génocide — jusqu'à l'assassinat tragique en 2007 de l'un de ses proches amis, Hrant Dink, fondateur d'Agos, le premier journal bilingue turc et arménien de Turquie. Courageuse, entêtée, sensible.

Christian Desmeules



NOUVELLES

AVANT D'ÉTEINDRE

Sylvie Massicotte
L'Instant même
Québec, 2014, 112 pages

Qu'est-ce qu'une chute? Dans une histoire, c'est quelque chose qui se dénoue, se déclenche ou se retourne. Mais comme c'est souvent le cas chez Sylvie Massicotte, c'est aussi un instant qui se prolonge par-delà la lecture, tandis que se dissout lentement le non-dit. *Avant d'éteindre*, qui vient de se voir attribuer le prix Adrienne-Choquette, est la sixième recueil de nouvelles de Sylvie Massicotte en vingt ans (*Le cri des coquillages*, *On ne regarde pas les gens comme ça*, *L'Instant même*, 2004). En plus d'une vingtaine de courtes nouvelles, l'écrivaine y dresse un large inventaire de la condition humaine. Un homme distribue les bijoux de sa femme décédée à ses deux filles. Une femme apprend la mort d'un ancien amoureux. Une jeune femme fait un voyage en train en compagnie d'un transsexuel. Il y est beaucoup question de filiation, de naissance et de mort, d'origines. De rencontres inopinées et de relations amoureuses qui agonisent sans bruit ou qui reviennent pour hanter le présent.

Christian Desmeules



ROMAN

LES ÉVÉNEMENTS

Jean Rolin
P.O.L
Paris, 2015, 195 pages.

Sans être le meilleur Jean Rolin en dépit de sa maîtrise, *Les événements* imagine une guerre en France contre le Jihad. Rien à voir avec les apocalypses de Volodine, plus drôle et noir, ni avec Gracq ciblant la barbarie. Rolin? C'est issu de l'actualité, des trafics d'armes qu'on dit circuler et du trauma des attentats. Livre d'angoisse et de danger, d'imagination aussi, il déroule un road-movie dans un paysage désolé où les embuscades de la guérilla et les combats de la Méditerranée contaminent le territoire. Les lieux sont méconnaissables. Il est ardu de soutenir cette obsession pour le triomphe des armes, mais la fiction politique est concomitante avec *Soumission* (Flammarion) de Houellebecq, qui a adopté l'optique différente de la collaboration, et non de la guerre. Rolin sait ce que pourraient être un conflit de ce type et un monde arasé par le déploiement de la déraison.

Guylaine Massoutre

ÉDITION

Liber a 25 ans

Chez cet éditeur montréalais, la philo et les sciences humaines et sociales sont à l'honneur

LOUIS CORNELIER

Fondée en février 1990, la maison d'édition québécoise Liber fête cette saison son 25^e anniversaire. Pour un éditeur indépendant, il s'agit déjà d'une belle réussite. Pour une maison qui publie essentiellement des essais de philosophie et de sciences humaines et sociales, l'affaire relève de l'exploit. En un quart de siècle, Liber a édité environ 500 ouvrages exigeants, qui ont nourri la pensée québécoise.

«Ma plus grande fierté», confie Giovanni Calabrese, fondateur et toujours éditeur passionné de Liber, est d'avoir publié des œuvres dans la durée. Il y a, en effet, des auteurs identifiés à cette enseigne, qui y ont publié toute,

ou presque toute, leur œuvre. On pense, ici, au regretté philosophe Laurent-Michel Vacher, dont le manuel *Histoire d'idées* (1994) est le titre le plus vendu de l'histoire de la maison, et à ses collègues Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand et Lawrence Olivier, un penseur nihiliste original mais difficile, qualifié de «très important» par son éditeur.

Liber n'est pas un éditeur commercial. Ses deux premiers livres, publiés en 1991, indiquaient déjà l'esprit qui allait l'animer. Dans *Le migrant démuné*, l'andragogue Maurice Chalom se penchait sur la problématique de l'accueil des immigrants au Québec, alors que dans *Corps et âme*, la sociologue Marie-Claire Carpentier-

Roy analysait les stratégies développées par les infirmières pour vivre leur rapport à la mort au quotidien. Du sérieux et du solide, quoi.

Mission

Depuis 25 ans, Liber peut aussi se réclamer du titre de seule maison d'édition à publier de façon soutenue des essais de psychanalyse (ceux de François Péraldi, entre autres, mort en 1993), qui, de l'aveu de l'éditeur, sont voués à une diffusion restreinte. Pour justifier cet engagement, Calabrese n'hésite pas à invoquer «l'aspect moral et politique» de sa mission d'éditeur. «Nous avons la responsabilité de faire vivre la vie intellectuelle, et cela signifie notamment qu'on ne peut pas abandonner le petit public

attaché à la grande aventure psychanalytique, qui a marqué le XX^e siècle», explique-t-il.

Aujourd'hui, Liber publie environ 25 ouvrages par année, de même que la revue *Argument* (dont le numéro automne-hiver 2012, portant sur la culture générale, fut un succès) et le magazine *Philo & cie*, axé sur la vulgarisation philosophique.

Presque toujours d'une belle sobriété matérielle et rigoureusement édités par Giovanni Calabrese, qui fait tout dans cette maison, les essais publiés par Liber sont indispensables à la vie intellectuelle québécoise. On en veut d'autres, pour longtemps.

Collaborateur
Le Devoir

RAPPORT

La CIA de la vengeance

John R. MacArthur et Scott Horton mettent en relief un rapport officiel troublant

MICHEL LAPIERRE

Une simple synthèse censurée. Mais John R. MacArthur, directeur de *Harpur's Magazine*, chroniqueur au *Devoir*, et son assistant Scott Horton y voient, dans leur préface, «l'analyse la plus importante et la plus détaillée qu'une commission sénatoriale ait entreprise en relation avec un programme piloté par la communauté américaine du renseignement». Budget énorme, armée privée, drones, programme de tortures et d'assassinats y définissent la CIA.

La synthèse du rapport sur le programme de détention et d'interrogatoire de la Central Intelligence Agency (CIA), publiée par la Commission sénatoriale américaine sur le renseignement le 9 décembre 2014, offre, précise MacArthur et Horton, «une cartographie nuancée du Deep State», c'est-à-dire d'un État secret en apparence démocratique. La recherche d'informations qu'il fait sur toute menace à la sécurité nationale est, selon les

deux journalistes, la «plus vaste» de l'histoire.

Elle s'effectue principalement par la CIA, fondée en 1947, dirigée près de Washington et qui dispose d'un budget annuel occulte qui dépasserait 50 milliards. Les excellents préfaciers, bien sûr non officiels, de la synthèse soulignent que «la CIA mène des guerres et collecte le renseignement grâce à une flotte de drones armés», en plus de réaliser «un vaste programme d'assassinats» pour «tuer des centaines d'individus identifiés comme des ennemis», cela «sans invoquer la loi ou les tribunaux».

Sadiques bienvenus

Ils ajoutent que le président George W. Bush «approuva sciemment la pratique consistant à "faire disparaître" des prisonniers et à les soumettre à des traitements comme la simulation de noyade, jusque-là décrite comme une torture par les États-Unis eux-mêmes». Le rapport va encore plus loin. Il signale que la CIA, jalouse de son indépendance dans la mission qu'elle se donnait de châtier les ennemis



PETER MUHLY AGENCE FRANCE-PRESSE

Ce rapport mentionne que la CIA a été jusqu'à employer des «techniques d'interrogatoire coercitives», entre autres à Guantánamo.

présupposés du pays, entravait même le contrôle exercé par la Maison-Blanche.

Il mentionne qu'on a été jusqu'à employer des «techniques d'interrogatoire coercitives» sans l'accord du siège de la CIA. Pas étonnant que le rapport note que l'agence n'a pas exclu de ses rangs les sujets à tendance violente ou sadique. Le choc des attentats du 11 septembre 2001 expliquerait bien des choses. Dans plusieurs cas, la vengeance s'est manifestée au lieu du souci d'informer.

La première conclusion du rapport, mise en évidence par MacArthur et Horton, est brutale: «L'usage par la CIA de techniques d'interrogatoire renforcées a été inefficace pour

obtenir des renseignements ou gagner la coopération des détenus.» C'est comme si l'esprit du Far West et celui du djihad causaient le même aveuglement.

Collaborateur
Le Devoir

LA CIA ET LA TORTURE

LE RAPPORT DE LA COMMISSION SÉNATORIALE AMÉRICAINE SUR LES MÉTHODES DE DÉTENTION ET D'INTERROGATOIRE DE LA CIA Traduit de l'anglais par Maxime Berrée, Laurent Bury, Carole Coen, Alexandra Forterre de Monicault et Dominique Haas Édito Montréal, 2015, 592 pages

MICROCOSME

SUITE DE LA PAGE F 1

«pures laines québécoises» et des immigrants, jeunes ou vieux, qui vont finir par se croiser.

On suit en outre un juif hassidique en rupture de ban avec sa communauté, un soufi d'origine afghane, un prêtre catholique qui pratique des exorcismes. On assiste à des situations conflictuelles entre Amérindiens et Blancs. On passe du milieu de l'enseignement à celui des artistes. Et on s'immerge dans la vie des itinérants.

Monique Proulx ressent une affection toute particulière envers les sans-abri. Elle les voit comme une sorte de miroir de ce qu'on pensait des Amérindiens à l'époque de Jeanne Mance. «Ceux qui étaient alors considérés comme des démunis, c'étaient les Amérindiens, qui n'avaient aucun bien fixe.» Mais surtout, l'auteur d'*Homme invisible à la fenêtre* (Boréal, 1993) fait remarquer qu'ils sont partie intégrante du visage de Montréal. «Ils sont là comme des sentinelles, pour te rappeler que tu ne peux pas être juste dans ta bulle, qu'il y a d'autres univers, de la détresse. Comme s'ils étaient porteurs d'une mission dont ils ne savent pas qu'ils sont investis.»

«Fuck toute»

Puis, il y a un autre aspect qui la touche chez eux. «Il y en a évidemment qui sont sur la dope, complètement détruits par l'alcool, qui souffrent de maladie mentale... Mais il y a aussi une sorte de refus d'embarquer dans le système, même maladroit, même douloureux. Il y a quelque chose de beau et en même temps de suicidaire dans le fait de n'embarquer dans rien.»

C'est de l'intérieur qu'on voit vivre les sans-abri dans son roman. C'est aussi de l'intérieur qu'on aborde tous les autres personnages. Refus de juger de la part de l'écrivaine. Comme le suggère une des protagonistes, il faut apprendre à regarder l'autre derrière son masque d'adulte, tenter de retrouver l'enfant innocent qu'il a été. Et c'est ce que s'efforce de faire de plus en plus

l'écrivaine de 63 ans, non seulement dans sa fiction, mais dans la vie.

«On est tellement recouverts par toutes sortes de peurs, de conditionnements, opérés par les parents, par l'école, par la société, lance-t-elle. Moi, j'ai tendance à croire que, derrière chaque être humain, il y a une sorte d'entité intouchée. C'est ce qui rend la vie passionnante!»

Monique Proulx ne ferme pas pour autant les yeux sur les carnages, les attentats terroristes, partout dans le monde. Mais elle refuse le désenchantement. «C'est trop

facile de dire que l'humanité est pourrie. Oui, il y a de la violence. Tout est possible dans l'humanité. Mais il reste quand même une flamme ardente au sein de cette humanité.»

Ce qu'il reste de moi, ou Montréal, son cœur battant, comme microcosme de l'humanité.

Collaboratrice
Le Devoir

CE QU'IL RESTE DE MOI

Monique Proulx
Boréal
Montréal, 2015, 432 pages

Il y a 75 ans, les québécoises obtenaient le droit de vote grâce à

NOUVELLE ÉDITION NICOLLE FORGET

Thérèse Casgrain

La gauchiste en collier de perles



FIDES

Nouvelle édition • 24,95 \$

Thérèse
Casgrain
et ses alliées.

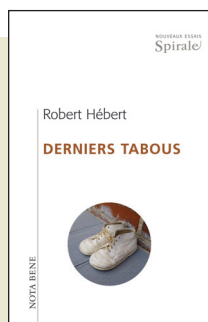
FIDES

groupefides.com



ESSAIS

LA VITRINE



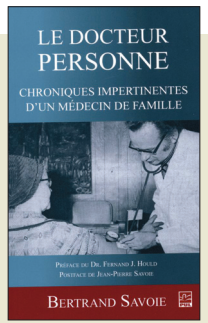
CULTURE

DERNIERS TABOUS

Robert Hébert
Nota bene
Montréal, 2015, 142 pages.

Essayiste et professeur de philosophie, auteur du livre numérique *Usages d'un monde*, paru en 2012, entre autres publications témoignant d'un esprit libre et critique, Robert Hébert signe *Derniers tabous*, plaidoyer pour une pensée de vaste culture québécoise. Dans un premier chapitre brillant, plein de rage stimulante, il revivifie l'histoire acadienne de ses ancêtres, héritage dilapidé mais réassumé symboliquement. La suite de l'essai, plurivoque et traversé par l'autoréférence, est une défense inventive de la lecture. De nombreuses pages font acte de créativité et de liberté, mélange de conscience et d'imaginaire qui survole sa formation, ses préférences, ses combats, son enseignement, sa passion en ces domaines. De Jacques Lavigne à Hubert Aquin, en passant par Nietzsche et *Refus global* notamment, il défend la culture générale dispensée par les cégeps avec une vraie capacité à faire entrer le monde dans cet espace restreint mais indispensable de la formation générale, dans la transmission des humanités aujourd'hui menacées.

Guylaine Massoutre



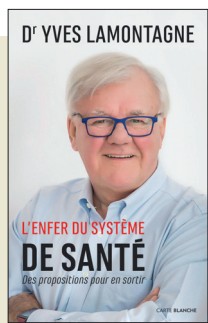
CHRONIQUES

LE DOCTEUR PERSONNE

CHRONIQUES IMPERTINENTES
D'UN MÉDECIN DE FAMILLE
Bertrand Savoie
PUL
Québec, 2015, 162 pages

Bertrand Savoie a exercé la médecine de 1955 à 1997. Il a pratiqué autant en cabinet qu'en centre hospitalier. Ces expériences lui ont permis, écrit-il, de voir la pratique médicale québécoise passer « du Moyen Âge à nos jours », « de la Terre à la Lune », avec les avantages et les inconvénients qu'une telle évolution entraîne. Savoie, qui ne résiste pas souvent à la tentation de faire du style, rendant ainsi son propos sinueux, voire embrouillé, raconte malgré tout plusieurs anecdotes plaisantes dans le but d'illustrer sa très intéressante thèse principale : en passant du paradigme du « bon docteur » à celui du « médecin sportif et compétent », la pratique médicale s'est, en quelque sorte, technicisée, voire déshumanisée, préférant dorénavant « l'anamnèse méthodique » (des tests et examens de plus en plus poussés) à « l'entretien non directif » (une approche clinique plus artisanale), sans bénéfices évidents pour le patient. Bertrand Savoie est mort en février 2013, alors qu'il venait d'achever le manuscrit de ce livre.

Louis Cornellier



SANTÉ

L'ENFER DU SYSTÈME DE SANTÉ

DES PROPOSITIONS POUR EN SORTIR
Yves Lamontagne
Carte blanche
Montréal, 2015, 60 pages

Comme nous tous, le psychiatre Yves Lamontagne constate les ratés du système de santé québécois : difficultés d'accès, médecins automates, explosion des coûts. Dans ce petit livre, le médecin entend proposer des solutions pour remédier à la situation. Plutôt favorable aux projets de loi 10 (réduction de l'administration) et 20 (imposition de quotas de patients aux médecins), Lamontagne, qui se dit un partisan des politiques d'austérité, nous ressort ici les solutions qu'il prône depuis des années : allègement des conventions collectives, partenariats public-privé, travail en équipes multidisciplinaires accordant plus de responsabilités aux infirmières et formation revue des médecins, incluant une dimension humaniste. Lamontagne affirme qu'il « faut dépolitiser la gestion des services de santé ». Ses propositions, pour tant, peu originales, dégagent une forte odeur libéralo-caquiste. On peut faire mieux, autrement.

Louis Cornellier



PHOTOGRAPHIE

MÉGANTIC

Benoit Aquin
Vu
Québec, 2014, 112 pages

Le corpus photographique *Mégantic* de Benoit Aquin, tiré de séjours dans la ville dévastée par l'accident ferroviaire de juillet 2013, n'a pas seulement pris la forme d'une exposition, mais d'un livre aussi. Livre peu conventionnel, par l'orientation donnée aux images et l'exclusion presque totale de texte, une façon de répondre mieux au caractère insensé du sujet abordé. Les images prises durant les jours et les mois ayant suivi le déraillement du convoi pétrolier ne cherchent pas à expliquer l' inexplicable, pas plus qu'elles ne dénoncent ou ne pleurent. Elles racontent une histoire, avec moult détails (feuilles brûlées, barrières infranchissables, boîtes et fils en désordre) et associations libres d'interprétation. C'est le propre de la photographie telle que pratiquée par Aquin : un œil dans le documentaire, un œil dans le flou artistique. À noter que la publication n'est pas un produit dérivé de l'expo du Musée des beaux-arts, mais bien un objet autonome.

Jérôme Delgado

Hugo chez Walmart

LOUIS
CORNELLIER



Journaliste à *La Presse*, Hugo Meunier est un audacieux. Il aime le journalisme de terrain, d'immersion. Incognito, il a infiltré le mariage de Justin Trudeau, un party de Guy Laliberté, le milieu échangiste, le monde de l'itinérance et l'univers des travailleurs agricoles. « *J'aime, écrit-il, aller à la rencontre des gens, surtout ceux dont on parle beaucoup sans jamais trop se soucier de les connaître vraiment.* »

En 2012, il s'est fait embaucher, toujours incognito, au Walmart du quartier Saint-Léonard, dans le but de comprendre, de l'intérieur, ce « *que signifie travailler pour Walmart* ». L'expérience a duré trois mois. « *Jamais plus je ne remettrai les pieds dans un Walmart* », écrit Meunier en décembre 2012, jour de sa démission. Les raisons de cette conclusion sont consignées dans *Walmart. Journal d'un associé*, le captivant récit de son infiltration.

Fondée en 1962, en Arkansas, l'entreprise de Sam Walton, mort en 1992, a aujourd'hui 2,1 millions d'employés dans 26 pays. Elle compte 395 magasins au Canada. Son siège social de Bentonville veut donner l'impression qu'il s'agit d'une entreprise attachée aux valeurs familiales et communautaires, mais il ne faut pas se méprendre, précise Meunier, qui s'est rendu sur place. « *La compagnie, écrit-il, est une imposante machine de guerre ultra-moderne*, qui « *dispose d'un budget en informatique supérieur à celui de la NASA* », contrôlée à partir de Bentonville.

Son modèle d'affaires, dans lequel le distributeur impose sa loi aux manufacturiers, « *repose sur des salaires médiocres, peu d'avantages sociaux et un roulement rapide des employés* ». Dans *Travailler plus pour gagner moins. La menace Walmart* (Hachette, 2008), les journalistes

Gilles Biassette et Lysiane J. Baudu mentionnent que, si « *Henry Ford payait bien ses salariés pour qu'ils puissent acheter ses voitures, Walmart paie mal les siens pour qu'ils soient obligés d'acheter ses produits* ».

Un monde commun

En travaillant au rayon des produits laitiers de la succursale de Saint-Léonard, Meunier vit l'expérience réelle d'un « *associé* » et la raconte, dans ce livre, sans détour, comme un ami sympathique et un peu bourru vous conterait sa vie, mais non sans émotion ni sans humour.

Le journaliste n'a pas la prétention « *d'ébranler les colonnes du temple Walmart* ». Il conçoit plutôt son projet comme une « *expérience sociologique* », animée par le souci de « *se mettre à la place des autres* », des gagnepetit dans ce cas, afin de faire connaître leur réalité et, de la sorte, contribuer à la préservation d'un monde commun.

« *Un monde, écrit-il dans une lumineuse justification de son travail, sépare parfois les gens qui se croisent dans la rue, qui lisent les mêmes journaux, qui votent aux mêmes élections, qui obéissent aux mêmes lois, qui respirent le même air. Il est facile de l'oublier. Normal même. Mais si on ne prête plus attention à ces différences, le risque est réel qu'un jour ces mondes s'éloignent au point de devenir totalement étrangers les uns aux autres.* » Il n'y aurait plus, alors, de société, mais un monde d'indifférence, livré à la loi de la jungle.

Comme associé de Walmart, Meunier entonnera le cri de ralliement (« *donnez-moi un W, un A, un L.* », etc.) au début de ses quarts de travail, se tapera les formations infantilisantes et moralisatrices imposées à tous les employés et travaillera physiquement fort, parce que « *Walmart exige peu du cerveau, mais beaucoup du corps* ». Il découvrira que le client est souvent impoli, voire sauvage, que les « *associés* », privés de syndicat et soumis à de sévères règles disciplinaires, « *se syndiquent eux-mêmes en quelque sorte* », en appliquant



Le journaliste Hugo Meunier

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

autant que possible la loi du moindre effort, malgré les incessantes pressions des patrons et gérants, qui font miroiter un généreux (disent-ils) bonus annuel aux travailleurs des succursales prospères.

Antisindicalisme

Chez Walmart, confirme Meunier, malgré les dénégations de l'employeur, le syndical fait peur. Juste évoquer le mot, continue-t-il, « *provoque une commotion et enclenche immédiatement des mécanismes de défense, comme si vous aviez crié "Vive Ben Laden" à la douane de l'aéroport de New York au lendemain du 11-Septembre* ».

En racontant la tentative de syndicalisation du Walmart de Jonquière, le journaliste illustre le degré de paranoïa anti-syndicale qui règne dans l'antre de Walmart. Il évoque un tract remis aux employés de la succursale de Jonquière qui « *décrivait le recruteur syndical comme un parasite pire que la gale* ». Le contenu de ce tract proviendrait, suggère Meunier, d'un document confidentiel distribué aux cadres de la compagnie et intitulé « *Trouse d'information pour demeurer non-syndiqué à l'intention [sic] du personnel de gérance* ».

En août 2004, après d'héroïques efforts de quelques employés, notamment Patrice Bergeron, la succursale de Jonquière obtient une accréditation syndicale (TUAC), une première en Amérique du Nord. En février 2005, Walmart annonce la fermeture du magasin, prétextant son manque de rentabilité. En 2014, la Cour suprême donnera raison aux employés qui ont contesté la légalité de cette fermeture.

Gaétan Plourde, un des syndicalistes intimidés et menacés dans cette histoire, en tire une triste conclusion. « *Il y a un manque de solidarité chez les consommateurs, déplore-t-il. Les gens doivent se poser des questions. À un certain moment, je me suis mis à détester mon peuple, parce que je ne l'avais pas derrière moi.* »

Ramper pour obtenir de bons prix, fixés par des milliardaires de l'Arkansas qui paient mal leurs employés, n'est pas, en effet, un beau projet de société.

louisco@sympatico.ca

WALMART
JOURNAL D'UN ASSOCIÉ
Hugo Meunier
Lux
Montréal, 2015, 184 pages

AUTOBIOGRAPHIE

L'audace tranquille de Claude Béland

MICHEL LAPIERRE

« *La Caisse populaire est une association de personnes, non de capitaux.* » Ce mot de l'instigateur des caisses populaires québécoises, Alphonse Desjardins (1854-1920), Claude Béland le cite dans son autobiographie *Une carrière au service du coopératisme*. Il le présente comme un phare. Homme de tradition, esprit discret, il révèle que libération et solidarité se cachent là où l'on ne les imagine pas forcément. Sa pensée est frileuse mais réjouissante.

Président du Mouvement Desjardins de 1987 à 2000, Béland, avocat de formation né à Montréal en 1932, se plaît à supposer que sa vie pourrait ressembler à un « *chapelet de hasards* » ou même à « *l'influence d'une main invisible* ». Les termes cadrent avec l'origine catholique et patriotique des caisses populaires à Lévis, qui,

depuis 1900, naissent vite à l'ombre des églises paroissiales.

La figure paternelle occupe une grande place dans l'autobiographie. Ben Béland, grosiste en matériel électrique, fondateur de la Caisse populaire d'Outremont et, plus tard, président bénévole de l'Union régionale des caisses Desjardins de Montréal, constitue, pour Claude, un modèle de retenue et de sens civique. Chez le père, l'audace, toute relative, de l'anti-conscriptio-nniste, tourné en 1944 vers le Bloc populaire, tempérait le conservatisme du partisan habituel de l'Union nationale.

Claude Béland aurait-il hérité de ce mélange équilibré de hardiesse patriotique et de fidélité au passé? Le récit de sa vie, chaleureux et teinté d'humour, le laisse croire.

Politique?

Séduit par l'esprit de ses

maîtres, l'élève exemplaire du collègue Jean-de-Brébeuf rêve un temps de devenir jésuite. À l'Université de Montréal, dans les années 50, lorsque le refus du Québec d'autrefois commence à poindre, Béland, au nom de la prudence, atténue par la facétie la contestation. Rédacteur en chef du *Quartier latin*, il signe la chronique « *Les fesses nu-tête* »...

Pas étonnant qu'il évite aujourd'hui de trop s'élever contre l'évolution du Mouvement Desjardins. Il souligne qu'en 1974 celui-ci refusa de créer une carte de crédit pour ne pas endetter ses membres. Mais Béland observe, sans s'indigner, l'association, plus tard, de Desjardins avec Visa pour l'émission de la carte litigieuse et aussi la transformation graduelle des caisses en simples banques.

Opposé au néolibéralisme et admirateur de l'économiste de

gauche Joseph Stiglitz, il déplore que l'appel à un retour au coopératisme n'ait « *pas été entendu* » par le Mouvement Desjardins actuel. Son attitude tient plus de l'amertume que du combat.

Même réserve dans l'orientation politique. Ni Béland dans son autobiographie ni le Mouvement Desjardins sous sa présidence ne préconisent clairement la souveraineté, l'indépendance du Québec, mais quelque chose qui leur ressemble. Les mots audacieux de ces gens de tradition se lisent entre les lignes. Leur portée est d'autant plus grande.

Collaborateur
Le Devoir

UNE CARRIÈRE
AU SERVICE
DU COOPÉRATISME
Claude Béland
Fides
Montréal, 2015, 288 pages



Le Rassemblement pour l'indépendance nationale 1960-1968

L'une des grandes aventures politiques du Québec racontée par un militant

vlb éditeur
Une société de Québecor Média